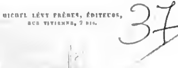
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
83e ET 84e LIVRAISONS

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





LES PANIERS DE LA COMTESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. LÉON GOZLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE MAILLY, colonel de chevau-légers	MM. FÉLIX	UN OFFICIER DE MOUSQUETAIRES	MM. BACHELET.
LE ROI LOUIS XV	LAGRANGE	UN SECOND OFFICIER DE MOUSQUETAIRES, muet	ZELGER.
M. DE GIAC, sous-lieutenant de chevau-légers	JULIAN.	LA COMTESSE DE MAILLY	Mlles DÉJAZET
CHAMPAGNE, valet	ROGER.	MARGUERITE, femme de chambre	JEANNE.

La scène est au pavillon de Roquencourt, dans la forêt de Marly.

Le théâtre représente un salon riche et seigneurial ; porte au fond à deux ventaux. De cette porte on voit au-delà du perron un horizon de forêt. — Dans l'encoignure, *côté cour*, une glace sans tain, de toute la hauteur du décor, et coupée par le bas par une cheminée garnie avec luxe ; devant de cheminée, *indispensable*, puisque le comte le cloue dans le courant de la deuxième scène ; même côté, cour, *face*, une large croisée à vitraux donnant sur une basse-cour, qu'on soupçonne à un pan de mur aperçu et d'un aspect agreste ; même *côté cour*, adossé près de cette croisée, un clavecin ; sur ce clavecin, une serinette élégante ; près de la serinette, un vase de porcelaine contenant un beau bouquet ; dans ce bouquet, un billet qu'on ne voit pas. — Une porte vitrée ou croisée praticable, *côté jardin* dans l'encoignure ; *à la face*, même côté, une porte pleine ; cette porte pleine est celle de la chambre à coucher de la comtesse. — Une table au lointain ; sur cette table, papier, plumes, encre. — *Côté jardin* : — Au premier plan, un canapé. — Quatre fauteuils dont les places sont indiquées par les exigences de la scène. — Mobilier et accessoires doivent avoir le plus possible un caractère accusé de régence.

SCÈNE Ire.

LE COMTE, seul, *entrant dans le pavillon et parlant du dedans au dehors. — Il a la main dans un sac où sont des clous et deux marteaux.*

Marguerite, dans un instant je vous sonnerai et vous m'apporterez ce que vous savez. (*Il entre. — en apercevant le vase dans lequel il y a un bouquet.*) Encore ! qui donc a pu envoyer ici ce beau vase et ce beau bouquet ?... Déjà ! mais où s'exiler pour ne pas recevoir de cadeaux ? je m'y perds : je me cache dans la forêt de Saint-Germain, cadeau ; je m'enfouis dans celle de Rambouillet, cadeau ; je viens me réfugier ici, au milieu du bois de Marly, cadeau ! Allons !.. pourtant je finirai bien par découvrir... Ce vase et ce bouquet ne sont pas venus seuls, Marguerite sans doute me dira... il est vrai que jusqu'ici elle n'a pas su me dire grand'chose. En attendant, à la besogne ! (*Il examine attentivement les portes, les armoires, les croisées, et le foyer de la cheminée.*) Ah ! madame la comtesse de Mailly, vous êtes ainsi poursuivie par vos adorateurs ! ils ne se découragent pas : je ne me découragerai pas non plus. (*Se retournant vivement après avoir pris un marteau et une poignée de clous.*) Qui va là ?

SCÈNE II.

LE COMTE, GIAC.

GIAC, *surpris, et à part.*

Il est ici ! (*Haut.*) C'est moi, mon cousin.

LE COMTE.

Vous, de Giac ! je vous croyais à Versailles.

GIAC, *embarrassé.*

Je venais...

LE COMTE.

Je vois très-bien que vous veniez.

GIAC.

Je venais souhaiter la fête à ma cousine.

LE COMTE.

Ah ! c'est donc vous qui avez envoyé ce bouquet et ce vase ?

GIAC.

Non, mon cousin, j'ai su trop tard que c'était aujourd'hui la fête de ma cousine, je n'ai pas pu me procurer à temps un bouquet assez beau ; dans mon désespoir je venais seulement l'embrasser.

LE COMTE.

Seulement... ah ! ce n'est pas vous qui avez envoyé ce bouquet ? (*A part.*) Comme il ment ! son étourderie me l'a livré, il me croyait à Versailles. (*Haut.*) Eh bien ! mon cousin, je suis heureux de vous voir deux fois dans la même journée, je n'y comptais guère, mais...

GIAC.

Je vous remercie, mon cousin. (*A part.*) Quelle imprudence !

LE COMTE.

Je vous croyais à la caserne occupé à faire mettre en état les sangles de votre cheval ; votre équipement était ce matin dans un désordre... Vraiment ! venir ainsi à une grande revue... mais, puisque vous voilà, vous allez m'aider dans ma besogne.

GIAC.

Volontiers, mon cousin, que faut-il que je fasse ?

LE COMTE.

Voilà un marteau et des clous. (*Il les lui donne.*)

GIAC, *riant.*

Un marteau et des clous !

LE COMTE.

Imitez-moi, je vais clouer cette croisée ; vous, clouez celle-là.

GIAC.

Mais, mon cousin ?...

LE COMTE, *clouant.*

Clouez donc !

GIAC, *clouant.*

Je veux bien, mais dans quel but ?

LE COMTE, *clouant.*

Dans le but... de clouer ; les fenêtres ne sont que des portes déguisées.

GIAC.

Et vous voulez qu'on n'entre plus chez vous ?

LE COMTE, *clouant.*

Je veux surtout qu'on n'en sorte plus, une fois qu'on y sera entré. Avez-vous fini de clouer votre croisée ?

GIAC.

Oui, mon cousin.

LE COMTE.

A merveille ! clouez maintenant cette armoire, tandis que je vais clouer cette cheminée.

GIAC, *clouant.*

Encore ! mais vous ne ferez plus qu'un mur uni comme une glace de ce pavillon.

LE COMTE.

C'est bien mon intention, vous avez une perspicacité... Mais vous ne clouez plus ?...

GIAC, *à part.*

Il se doute de quelque chose. (*Haut.*) Mais, mon cousin, l'air manquera dans le pavillon, si...

LE COMTE, *cessant de clouer.*

Il y a toujours trop d'air à la campagne.

GIAC.

Mon cousin, vous n'avez plus rien à clouer ?

LE COMTE.

Pardon, la porte de votre chambre ?

GIAC, *étonné.*

La porte de ma chambre ?

LE COMTE.

Oui... à Versailles.

GIAC.

Je ne comprends pas, mon cousin.

LE COMTE, *marchant.*

Je vous mets aux arrêts pour cinq jours, aujourd'hui premier septembre, pour vous être rendu ce matin à la parade sur un cheval dont la selle tournait sous vous.

GIAC, *suivant le comte.*

Mais, mon cousin, c'est mon domestique qui est cause...

LE COMTE, *marchant.*

Huit jours !

GIAC, *suivant le comte.*

Mais encore une fois, mon cousin...

LE COMTE.

Douze jours aux arrêts !

GIAC.

Mais, mon cousin, encore une fois...

LE COMTE, *s'arrêtant.*

Je ne suis pas seulement votre cousin, mais votre colonel ; quinze jours ! rendez-vous aux arrêts !

GIAC.

Mais ma cousine ? mais sa fête ?

LE COMTE.

C'est juste, je l'embrasserai pour vous. Je ne vous retiens plus, mon cousin.

GIAC, *en s'en allant, à part.*

Quinze jours sans la voir ! et ne pas savoir qui lui a envoyé ce bouquet ! qui ce peut être ?... je ne connais personne en ce moment... oh ! elle me le dira ; il faut que je la voie aujourd'hui ! je ne m'emprisonnerai pas ainsi sans l'avoir vue. Ce bouquet !... (*Le comte le regarde.*) Je me rends aux arrêts, mon cousin. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Maintenant, sonnons Marguerite ! que la défense réponde coup pour coup à l'attaque. (*Il sonne.*) C'est bien lui, c'est mon charmant cousin de Giac qui a envoyé ce bouquet fastueux à ma femme et tous les cadeaux qui l'ont précédé. Lui seul est assez riche... Je m'en doutais, je ne doute plus le sort y met vraiment de l'obstination. (*Il sonne.*) Je quitte Versailles où madame de Mailly, ma femme, faisait l'admiration exclusive et passionnée de toute la cour, beaucoup trop l'admiration ; deux fois on a failli l'enlever à mon bras. Je la confine au milieu des forêts... je me crois tranquille, à l'abri... (*Il sonne encore.*) On m'adresse du fond de la Bretagne ce joli cousin de Giac... et c'est précisément le cousin... heureusement il est pour quinze jours aux arrêts. Vous pourrez venir ensuite quand je n'y serai pas, mon beau cousin ; vous ne trouverez plus où vous cacher ici... comme l'autre jour ; car maintenant je suis sûr... Essayez encore ! j'arrive sans bruit... le reste me regarde. Au surplus je vais savoir si le maître vannier a fini, s'il m'a apporté ce chef-d'œuvre dont je lui ai tracé moi-même le plan et dont le modèle a fait l'autre jour à Versailles l'admiration du roi et de toute la cour. Dame ! si... ça n'aura pas été ma faute.

Air :

Mon esprit jamais ne repose,
Et ma dernière invention
Doit être mon apothéose ;
Elle éternisera mon nom.
Tout séducteur, malgré sa flamme,
Reçût-il amour pour amour,
Seul à seul avec une femme,
Ne pourra qu'en faire le tour.

Mais, cette Marguerite... (*Il sonne plus fort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *apportant les paniers entièrement cachés sous une toile.*

Eh ! là là ! ne vous impatientez pas tant, monsieur, ce n'est pas lourd, mais c'est embarrassant à porter.

LE COMTE, *se frottant les mains.*

Pose cela sur ce fauteuil... non sur ce canapé... là... avec bien des soins... doucement! doucement! très-bien! maintenant découvre!

MARGUERITE, *après avoir enlevé la toile qui cache les paniers.*

Eh! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela? est-ce pour faire peur aux oiseaux?...

LE COMTE, *enthousiasmé.*

Que c'est ingénieux! que c'est habilement trouvé! que c'est beau! il n'y avait qu'un homme de guerre, il n'y avait que moi et M. de Vauban, peut-être M. de Turenne, pour faire une pareille découverte.

MARGUERITE.

Je voudrais bien savoir, M. le comte...

LE COMTE, *avec exaltation.*

C'est merveilleux! c'est sublime! va dire à madame de venir... je donnerai vingt louis à l'ouvrier qui...

MARGUERITE.

Vingt louis!

LE COMTE.

Et même je le ferais gentilhomme, si j'en avais le droit.

MARGUERITE.

Vingt louis! je n'en donnerais pas vingt sous.

LE COMTE.

Je t'ai ordonné de dire à madame la comtesse... mais la voici, laisse-nous.

MARGUERITE, *en s'en allant.*

Vingt louis! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oh! le charmant bouquet! est-ce à vous que j'en dois l'hommage.

LE COMTE, *un peu sèchement.*

Non, madame.

LA COMTESSE *s'est assise devant le clavecin qui porte le vase.*

Est-ce une surprise?

LE COMTE, *même ton.*

Oui, madame, encore une surprise comme le cheval arabe qui vous attendait à votre porte; une surprise, comme la chaise à porteur peinte par Watteau, cette merveilleuse chaise qui se plaça comme par enchantement sur votre passage, un soir où l'un des brancards de la vôtre se rompit dans le parc de Versailles; une surprise comme le collier de perles qui fut trouvé sur votre toilette. Ce bouquet et ce vase viennent-ils de la même main féconde en surprises?... c'est à vous de le dire.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Hector, est-ce que je le sais? Mais que ces fleurs sont belles! je n'en ai vu de pareilles que dans les serres du roi, à Versailles.

LE COMTE *vient s'asseoir près de la comtesse.*

A propos, sa majesté m'a parlé de vous, hier à sa partie de jeu... la jeune reine a daigné joindre ses éloges à ceux du jeune roi... j'en étais confus.

LA COMTESSE.

Que n'étais-je là pour les remercier! le roi est si charmant!

LE COMTE.

Je l'ai fait pour vous, madame.

LA COMTESSE.

Et qu'ont dit toutes ces jeunes dames de la cour, elles si envieuses, si méchantes, en entendant faire mon éloge par leurs majestés?

LE COMTE.

Vous savez que ces dames ne viennent presque plus aux réunions du soir. La reine n'a certes pas lieu d'être jalouse... mais.

LA COMTESSE.

Mais elle est jalouse.

LE COMTE.

Oui... on le dit.

LA COMTESSE.

Et dit-on plus particulièrement de qui?

LE COMTE.

Oh! de personne encore!

LA COMTESSE, *se levant.*

Pas de moi, toujours; je n'existe plus pour la cour, je n'existe plus pour personne. Vous m'avez exilée au milieu des bois. En vérité, il est surprenant que le roi se soit souvenu de moi. Quel aimable jeune prince!

LE COMTE, *qui s'est levé.*

S'il s'est souvenu! il fallait l'entendre raconter devant la reine, qui partageait son enthousiasme, votre délicieuse légèreté, votre grâce exquise dans ce costume de piqueur sous lequel vous me suivez à la chasse.

LA COMTESSE.

Oh! le roi a daigné remarquer ce costume. Il va me le faire aimer encore plus.

LE COMTE.

Il en veut un pareil pour la reine.

LA COMTESSE.

Ah! c'est un bien grand honneur pour moi.

LE COMTE.

Et pour moi surtout qui l'ai imaginé, qui l'ai perfectionné. Mais je viens d'en inventer un autre encore plus étonnant. (*Faisant tourner la comtesse du côté où sont les paniers.*) Que dites-vous de ceci?

LA COMTESSE.

De ceci?

LE COMTE.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dis que c'est un panier.

LE COMTE.

Sans doute, mais...

LA COMTESSE.

Un assez vilain panier.

LE COMTE.

Mais enfin...

LA COMTESSE.

Mais enfin un panier.

LE COMTE.

Eh bien! madame, ces paniers et non ce panier, sont tout un costume. Riez tant que vous voudrez. Oui, madame, ces paniers sont un costume destiné à produire une immense révolution dans le goût et les mœurs des femmes de la cour.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah! je serais bien aise de savoir...

LE COMTE.

L'usage qu'on en fait... vous allez l'apprendre sur-le-champ. (*Il prend les paniers.*) On prend ce cordon... vous voyez, madame la comtesse, ce cordon qui lie les deux paniers.

LA COMTESSE.

Très bien, monsieur le comte : je vois.

LE COMTE.

On attache ce cordon autour de la taille. (*Il essaye lui-même les paniers.*)

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes charmant ainsi! Tournez-vous... Encore plus charmant... Marchez... Revenez... de plus en plus charmant.

LE COMTE.

Et quand ce cordon est attaché, on a naturellement, comme vous le voyez, un panier à droite, un panier à gauche...

LA COMTESSE.

Non! vous êtes adorable ainsi, on n'a jamais vu colonel de chevau-légers accoutré de cette façon là : vous êtes adorable! (*Il quitte les paniers.*)

LE COMTE.

Ce n'est pas tout.

LA COMTESSE.

Je le pense bien.

LE COMTE.

On jette ensuite une robe majestueuse, colossale, sur ces paniers.

LA COMTESSE.

Une robe?... Plusieurs robes, vous voulez dire!

LE COMTE.

Non, madame, une seule!

LA COMTESSE.

Ravissant! Absolument comme si l'on en jetait une sur les tours de Notre-Dame.

LE COMTE.

Cette robe, je l'ai fait faire ; vous la trouverez dans votre boudoir ou elle vous attend.

LA COMTESSE.

Dans mon boudoir... dites-vous? cette robe m'attend...

LE COMTE.

Sans doute, puisqu'elle est pour vous.

LA COMTESSE.

Pour moi?... Moi! je vais m'atteler à ces paniers?

LE COMTE.

Oui madame, oui!

LA COMTESSE.*

Moi, comtesse de Mailly?

LE COMTE.

Vous, comtesse de Mailly.

LA COMTESSE, *résolument.*

Jamais! mais jamais, jamais!

LE COMTE.

Vous avez dit jamais quand il a fallu m'épouser, et pourtant vous m'avez épousé.

LA COMTESSE.

Les impossibilités ont un terme... Eh bien! j'admets que je sois condamnée à vous obéir cette fois encore. Mais de grâce, dites moi, quelle raison vous pouvez avoir pour me forcer à m'accrocher à la ceinture ces deux cages ridicules, dans quel but?

LE COMTE, *prenant sous son bras la comtesse et en marchant avec elle.*

Dans quel but? Vous rappelez-vous, madame, notre explication d'il y a un mois?

LA COMTESSE.

Parfaitement, monsieur le comte : je vous disais que je ne vous avais pas épousé par amour.

LE COMTE.

Et moi, je vous répondais que je le savais bien.

LA COMTESSE.

Je vous disais encore, vu cette légère particularité, que si jamais quelqu'un me plaisait, de mon côté, je me laisserais plaire tout à mon aise. Vous souvenez-vous?

LE COMTE, *s'arrêtant.*

A merveille. Souvenez-vous aussi à votre tour. Je vous dis aujourd'hui qu'on est sur le point de vous plaire.

LA COMTESSE.

Je le crains.

LE COMTE.

Alors, madame, il est temps d'ajouter que si vous me trompez...

LA COMTESSE.

Vous me tuerez?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Vous le tuerez?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Vous vous tuerez?

LE COMTE.

Oh! non!

LA COMTESSE.

Alors que ferez-vous, car il ne reste plus personne à tuer?

LE COMTE, *très sérieusement.*

C'est mon secret.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler. Mais quel rapport y-a-t-il, je vous prie, entre tout ce que nous nous disons là de plus ou moins tendre et ces... (*Elle indique les paniers.*)

LE COMTE.

Le rapport? madame la comtesse, le rapport?... Si vous ignorez le sort qui vous est peut-être destiné, je sais, moi, celui qui me menace. Mais si je dois être vaincu, ce ne sera pas du moins sans m'être défendu héroïquement, vaillamment, d'après toutes les lois de la guerre... Vous souriez... Une femme, selon moi, est une place de guerre ; oui, madame, une place de guerre dont le mari est commandant.

LA COMTESSE.

La comparaison...

LE COMTE.

Est juste. Elle part d'un homme d'épée. Je suis un homme d'épée. Or, je dis qu'une femme est une place...

LA COMTESSE.

Forte?

LE COMTE, *un instant interdit.*

Qu'il faut fortifier. D'abord, première condition d'une bonne défense, il faut l'isoler complètement; ce que j'ai eu grand soin de faire en vous reléguant loin de la cour.

LA COMTESSE.

Jusqu'ici la comparaison...

LE COMTE.

Les domestiques étant les chemins couverts ou moyens desquels l'assiégeant cherche à se ménager des intelligences dans la place, j'ai réduit ma domesticité à trois personnes qui me sont dévouées. Il n'y a pas de place forte sans fossés.

LA COMTESSE.

Je les attendais.

LE COMTE.

A ceux qui veulent pénétrer malgré ces fossés, on oppose les angles de l'impolitesse et les bastions du refus absolu.

LA COMTESSE, *avec importance.*

Je sens, monsieur le comte, que je deviens imprenable. Achevez, je vous prie.

LE COMTE.

Ces paniers qui vous intriguent si fort...

LA COMTESSE, *avec explosion.*

Enfin, nous y arrivons!

LE COMTE.

Ces paniers, chose admirable, sont une forteresse de plus dans la forteresse ; ils sont ce que nous appelons la citadelle. Quand vous les aurez autour de vous, tout agresseur, quelle que soit sa témérité, sera toujours tenu, par l'obstacle même de ces paniers, à trois pas de distance.

LA COMTESSE, *faisant trois pas en arrière.*

A trois pas!

LE COMTE.*

Oui, madame; c'est à peine s'il pourra vous toucher le bout des doigts; quant à la joue, il faudrait un siége en règle ; il faudrait des échelles. Enfin, vous serez ce que nous autres gens de guerre, nous appelons blindée.

LA COMTESSE.

Blindée!... Blindée, grand Dieu!

LE COMTE.

Ne vous effrayez pas ainsi; blindée veut dire tout simplement à l'abri du boulet.

LA COMTESSE.

C'est différent.

LE COMTE.

Vienne l'ennemi, maintenant, je le recevrai.

LA COMTESSE.

Nous le recevrons!

LE COMTE.

Je l'attends.

LA COMTESSE.

Et moi aussi. Mais voyons, monsieur le comte, de qui êtes-vous devenu tout à coup jaloux dans cette forêt? Avez-vous vu passer devant le pavillon quelque chevreuil amoureux de moi? Quelque daim aurait-il chanté la nuit dernière une romance sous ma croisée? Quelque cerf...

LE COMTE.

Ne parlons pas de cerf! parlons de mon invention.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien trouvée : vous venez de m'en dire et de m'en expliquer tout au long le but; mais vous ne m'en dites pas pourquoi vous voulez m'en faire à moi, votre femme, l'application immédiate.

LE COMTE.

Qu'ai-je besoin de vous le dire? Vous le savez, je suis jaloux, excessivement jaloux; je ne le cache pas, comme font tant d'autres. Nous sommes à l'époque des grandes revues; je suis quelque fois forcé de me séparer de vous, comme par exemple ce matin... Vous restez seule alors...

LA COMTESSE.

Et alors le danger!...

LE COMTE.

Voyez ; vous ne le niez pas vous-même.

LA COMTESSE.

Je vous respecte trop pour vous démentir. Mais !...

Air :

Moi je ris de votre folie
Et de votre ton sérieux.
Oui,
Pour bien garder femme jolie,
Ah ! c'est un moyen très-dangereux,
Dangereux !

Lorsque nous sommes demoiselles,
Libres comme les hirondelles,
Vous ne tombez à nos genoux
D'un air si doux,
Que pour vouloir, (*bis.*) traîtres époux, (*bis.*)
Couper nos ailes.
Pauvres époux, (*bis.*) vous êtes fous,
Ah ! ah ! vous êtes fous.
Ne peut-on nous croire fidèles
Que sous la grille et les verroux ? (*bis.*)
Jaloux ! jaloux !
Ah ! ah !

Moi je ris de votre folie
Et de votre ton sérieux,
Oui,
Pour bien garder femme jolie,
Ah ! c'est un moyen dangereux,
Trop dangereux !
Lorsque nous sommes demoiselles,
Libres comme les hirondelles,
Vous ne tombez à nos genoux
D'un air si doux,

Que pour vouloir, traîtres époux,
Couper nos ailes.
Ah ! croyez-moi, pour être fidèles,
Il ne faut ni grilles, ni verroux.
Ah ! ah ! laissez-nous
Pauvres époux,
Autour de vous
Sauter, voler
Avec nos ailes !

LE COMTE.

Eh bien, je vous le répète, madame, je suis jaloux. Et c'est pour ces cas particuliers, périlleux, heureusement très-rares, où ma charge m'oblige à vous laisser seule, que je veux vous revêtir, vous cuirasser de ces paniers qui complètent mon grand système de défense conjugale. Allez donc les essayer, maintenant que vous voilà instruite de leur utilité. Vous reviendrez ensuite vous montrer à moi sous les armes. J'aurai d'autant plus le loisir de me rendre compte des avantages et des imperfections de mon œuvre, que je suis tout-à-fait libre de mon temps. Le roi ne chasse pas aujourd'hui; je ne dois pas l'accompagner; je resterai avec vous... (*Il sonne. Marguerite parait. Il lui montre les paniers.*) Emportez ceci dans le boudoir de madame.

LA COMTESSE.

Je vous suis, Marguerite... Encore un mot, monsieur le commandant.

LE COMTE.

Dites, madame.

LA COMTESSE.

Malgré toutes vos précautions de guerre, si la forteresse allait être prise, que feriez-vous ?

LE COMTE.

Ce que je ferais? ce que je ferais? Mais elle ne sera pas prise, madame; Péronne ne l'a jamais été.

LA COMTESSE.

Péronne ! Péronne n'était pas mariée, monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais allez, je vous prie...

LA COMTESSE.

Oui, je vais essayer vos hideux paniers : je souhaite seulement...

CHAMPAGNE, *annonçant.*

Monsieur le chevalier de Giac.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE GIAC.*

LE COMTE, *à part.*

Encore !

GIAC.

Pardon, mon cousin, si je reviens, mais j'accours vous dire... j'accours vous dire...

LE COMTE.

Dites !

LA COMTESSE, *à part.*

Comme il est ému ce pauvre Giac.

GIAC.

Vous m'avez mis aujourd'hui, 1er septembre, aux arrêts pour quinze jours. (*Giac regardant la comtesse étonnée.*) Oui, madame, pour quinze jours aux arrêts.

LE COMTE.

Je ne l'ai pas oublié; vous devez les garder jusqu'au 15 septembre.

GIAC.

Voilà la difficulté.

LE COMTE.

Je ne vois pas quelle difficulté...

GIAC.

Pardon, mon cousin; le 15 tombe un dimanche; je suis forcé d'aller dîner chaque dimanche chez mon vieil oncle, le marquis de Saint-Firmin, qui m'ennuie à mourir avec le récit de ses campagnes et sa partie de trictrac qu'il me faut faire jusqu'à minuit. Je viens donc vous prier, mon cousin, de me condamner à un jour de plus, de ne me faire sortir que le 16, qui est par conséquent un lundi. De cette manière j'éviterai...

LE COMTE.

Et c'est pour cela que vous êtes revenu.

GIAC, *regardant tendrement la comtesse.*

Oui, mon cousin.

LE COMTE.

Rien que pour cela ?

GIAC.

Rien que pour...

LE COMTE.

Vous ferez vingt jours d'arrêts au lieu de quinze; vous serez bien plus sûr d'éviter votre oncle. Vous n'en avez pas le vendredi?

GIAC.

Mais, mon cousin...

LA COMTESSE.

Mon cher comte, votre sévérité...

LE COMTE.

Un mois !

LA COMTESSE.

Que je lève !

LE COMTE.

Comment, que vous levez !

LA COMTESSE.

Dont nous dispensons monsieur de Giac.

LE COMTE.

De quel droit, madame?... je vous en reconnais beaucoup... mais...

LA COMTESSE. *

C'est ma fête... je fais grâce.

LE COMTE.

C'est juste... c'est généreux... je ne resterai pas, madame, au-dessous de votre générosité. Mon cousin, vous n'êtes que sous-lieutenant.

GIAC.

En attendant d'être maréchal de France.

LE COMTE.

Je vous nomme lieutenant.

GIAC.

Lieutenant ! que de grâces !

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur le comte !... pour ma part...

LE COMTE, *à la comtesse.*

Chacun, aujourd'hui, vous aura donné son bouquet, madame. (*A Giac.*) Oui, je vous nomme lieutenant, sauf l'agrément du roi, dont je réponds.

GIAC.

Encore une fois, mon cousin...

LE COMTE, *allant à la table.*

Comme en ce moment il n'y a pas de lieutenance vacante dans votre régiment, et qu'il y en a une à Rennes, vous allez sur-le-champ vous rendre en Bretagne.

GIAC, *à part.*

Partir ! la quitter ! (*Haut.*) Mais, mon cousin, sur-le champ? Vous me donnez au moins...

LE COMTE, *qui a pris sur la table un papier qu'il remet à Giac.* **

Je vous donne votre feuille de route : allez faire vos préparatifs de départ.

GIAC.

Il me faut au moins quelques jours...

LE COMTE.

C'est inutile.

GIAC.

Vous me permettrez bien de venir faire mes adieux à ma cousine?

LE COMTE.

Faites-les lui tout de suite : ils seront plus vifs.

GIAC. *

Mais encore...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAMPAGNE, *un pli à la main.*

CHAMPAGNE, *au comte.*

De Versailles.

LE COMTE. **

Cabinet du roi. (*Il décachete et lit.*) « Monsieur le comte est « prévenu que le roi chassera aujourd'hui dans la forêt de » Marly. Comme d'usage, monsieur de Mailly est désigné pour « suivre Sa Majesté. »

GIAC, *à part.*

Quel bonheur !

LE COMTE, *à lui-même.*

Sa Majesté a donc changé d'avis? (*D'un ton réfléchi et les yeux sur le contenu du pli.*) Cela me contrarie.

GIAC, *bas à la comtesse.*

Pendant qu'il sera à la chasse, je viendrai vous faire mes adieux.

LA COMTESSE, *bas à Giac.*

Impossible ! je l'accompagne.

GIAC, *de même.*

Eh bien ! je suivrai la chasse.

LA COMTESSE, *de même.*

Si vous étiez découvert, il vous ferait arrêter.

GIAC, *de même.*

Que m'importe ! dût-il me faire fusiller.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Vous m'accompagnerez, madame. (*A Champagne.*) Préparez les chevaux. (*Champagne sort.—A de Giac.*) Mon cousin, souhaitez-nous bonne chance, nous vous souhaitons bon voyage ; adieu !

GIAC. *

Adieu, mon cousin. — Adieu, ma cousine.

LE COMTE.

Ecrivez-nous.

GIAC.

Je n'y manquerai pas. (*Bas à la comtesse.*) A tantôt !

(*Il sort.*)

LE COMTE.

Vous, madame, allez vite mettre votre habit, pour me suivre à la chasse royale.

LA COMTESSE.

Avec joie, monsieur le comte. Et puis, je verrai peut-être le roi, peut-être me fera-t-il l'honneur de m'adresser la parole, comme la dernière fois à Rambouillet. Quel bonheur !... Je cours prendre mon costume, je reviens, nous partons ! et du moins, aujourd'hui, je ne mettrai pas votre affreuse robe à paniers.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul*, puis CHAMPAGNE.

LE COMTE.

Voilà comment on se débarrasse d'un galant qui vous porte ombrage : on l'envoie au fond de la Bretagne. C'est militaire.

Air : *Les trois baisers.*

Gloire, gloire éternelle !
Ce que je fais pour elle,
Servira de modèle
Aux plus lointains pays.
Héros d'une journée,
Votre gloire est bornée ;
La mienne a pour durée
Des siècles infinis.
On lira sur ma tombe :
« Il a mis les maris
« A l'abri de la bombe :
« Il a sauvé Paris ! »

Je brûle de voir ma femme sous ce nouveau costume, qui la rendra invincible.

CHAMPAGNE, *portant un pli qu'il remet au comte.*

Cabinet du ministre.

(*Il sort.*)

LE COMTE.

Du ministre?... Je ne devine pas... (*Il lit.*) « Monsieur le « comte, vous devez être aujourd'hui de la chasse royale : « veuillez, je vous prie, profiter du moment où elle sera le plus « animée pour vous trouver, sans qu'on remarque votre ab- « sence, au carrefour de l'abreuvoir. J'ai à vous parler en se- « cret. C'est dans votre intérêt, je dirai plus : c'est dans celui « du roi et de la France. » — Dans l'intérêt du roi?... Dans mon intérêt?... Quel est donc ce secret si important? (*Il lit.*) « Je n'ai pas besoin de vous recommander, monsieur le comte, « de venir seul au rendez-vous que j'ai l'honneur de vous don- « ner. » — Cela va sans dire, mais il faudra que je laisse ici madame la comtesse. Elle a pourtant exprimé un vif désir de m'accompagner à la chasse... Je n'aurais pas été fâché non plus de l'emmener avec moi. Impossible ! après tout, je ne vois pas ce que j'ai à craindre. Il y a toujours à craindre ! (*Il sonne à droite et à gauche.*) Puisque je suis forcé de la laisser seule ;

SCÈNE IX.

LE COMTE, CHAMPAGNE, *qui arrive d'un côté*, MARGUERITE, *de l'autre.* *

LE COMTE, *vivement.*

Décidément, vous ne voulez pas me dire que c'est monsieur de Giac qui est venu ce matin avant que je ne sois descendu, et que c'est lui qui a déposé sur ce clavecin ce vase et ces fleurs.

CHAMPAGNE, *tremblant de crainte.*

Je ne puis pas vous dire ce que je n'ai pas vu, monsieur le comte ; c'est peut-être le diable.

LE COMTE, *à Marguerite.*

Et toi?

MARGUERITE, *effrayée du ton du comte.*

Je n'ai rien vu non plus ; c'est peut-être un ange.

LE COMTE, *agité, inquiet, en colère.*

Un ange, un diable... Ce ne peut être que le chevalier de Giac ; mais qui lui aurait ouvert?

CHAMPAGNE.

Je me suis assuré que la grille ne s'est ouverte une première fois ce matin que pour monsieur le comte, lorsqu'il est allé à la revue, et une seconde fois quand il en est revenu. D'ailleurs, cette porte même du pavillon est restée fermée jusqu'au retour de monseigneur, et à son retour, ce vase et ce bouquet y étaient déjà.

LE COMTE, *toujours très-exalté.*

On les a donc introduits par la croisée? On a franchi le mur de ronde? On avait donc des échelles? Ils étaient donc plusieurs? Giac aurait-il tant de gens et de moyens à ses ordres? Je ne sais que penser... que supposer... Mais voici la comtesse, laissez-moi, surveillez toujours, surveillez ! (*Marguerite et Champagne sortent.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *arrive vêtue en riche et gracieux costume de piqueur, elle a un fouet à la main.*

Partons-nous? je suis prête... Oh ! la chasse !... la chasse !... je l'aime, j'en rêve, j'en suis folle. Franchir les plaines, les barrières, c'est respirer ! c'est vivre !

Air :

Clic, clac, clic, clac, clic, clac, clic, clac,
A cheval !
Le signal
De partir,
De courir,
Est donné.
Entraîné

Au grand trot,
Au galop,
Je traverse l'air;
Je suis l'oiseau, la flèche et l'éclair.
Aou, aou, aou, aou, aou, aou,
Place aux chiens!
Je maintiens,
Je soutiens,
Que les mieux
Vrais limiers,
Les premiers
Partiront:
Partez donc!
Toi, Presto!
Finaud!
Aboyez!
Criez!
Plus fort
Encor.
La meute que tout excite,
S'en va parmi les buissons,
Faire sortir de son gîte
Celui que nous pourchassons.
L'œil palpitant
Et tout sanglant de rage,
Sous le feuillage,
Il pousse un cri.
Il est parti.
Par ici,
Au carnage!
C'est lui, c'est le cerf, le voici!
Pan, pan, pan, pan,
Fugitif
Ou captif,
Mort ou vif,
Nous l'aurons;
Sous nos plombs
Il viendra,
Et déjà
A son flanc haletant,
On sent
Qu'il court à la mort:
Sonnez le cor!
Tron, tron, tron, tron!
Hallali! hallali!
Il est pris!
Quels doux cris!
Quels éclats!
Quel fracas!
Chiens, piqueurs,
Sont heureux;
Et le cerf furieux
Devant son vainqueur,
Meurt de douleur.
Nous de bonheur!
Oui, de bonheur!
Ah! quel bonheur!

LE COMTE.

Eh bien! madame, vous ne mourrez pas de bonheur; noue ne partons plus.

LA COMTESSE.

Comment?

LE COMTE.

C'est à dire que vous restez ici et que je pars seul.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez.

LE COMTE.

Malheureusement, non.

LA COMTESSE.

La chasse royale n'a donc pas lieu?

LE COMTE.

Pardon...

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il n'est pas convenu que je dois y aller avec vous?

LE COMTE.

Oui, mais une circonstance imprévue...

LA COMTESSE.

Une circonstance! Quelle circonstance, je vous prie, peut vous empêcher d'être une fois agréable à votre femme, quand il arrive que tant d'autres vous lui êtes... mais je ne veux rien vous dire de désagréable... Partons! (*Elle fait claquer son fouet et piétine d'impatience.*)

LE COMTE.

C'est avec bien du regret, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Encore!

LE COMTE.

Si vous saviez le motif...

LA COMTESSE.

Dites moi ce motif.

LE COMTE.

C'est un secret.

LA COMTESSE.

Dites plutôt que c'est encore quelque nouvelle jalousie qui vous aura passé par la tête. Et vous croyez... Allons donc!

LE COMTE.

Non! je vous jure, il y a réellement ne motif secret pour que j'aille seul à cette chasse. Peut-être pourrai-je vous le confier à mon retour.

LA COMTESSE.

Je ne vous crois pas: donnez-moi une preuve.

LE COMTE.

Une preuve... vous donner une preuve, ce serait vous mettre dans la confidence, ce serait trahir...

LA COMTESSE.

Je veux cette preuve, ou je renonce à la fin à céder plus longtemps à vos tyranniques volontés; je les subis pour le monde, mais le jour où je serai lasse de les supporter... ce jour est venu, monsieur...

LE COMTE.

Des menaces?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Vous oubliez le couvent, madame.

LA COMTESSE.

J'irai à cette chasse: mon cheval! mon piqueur! mes gens! holà tous!

LE COMTE.

Vous resterez ici, vous allez quitter ce costume désormais inutile, et pour ne pas trop vous ennuyer pendant mon absence...

LA COMTESSE.

Je jouerai de la serinette, n'est-ce pas?

LE COMTE, *désignant la serinette posée sur le clavecin.*

Ne vous moquez pas de cet instrument: il est à la mode; c'est l'instrument favori du roi et de la cour; mais vous en jouerez une autre fois; vous allez essayer à loisir votre robe à paniers dont je veux vous trouver vêtue à mon retour.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, vous raillez: votre obstination vous portera malheur. Emmenez-moi, ou sinon...

LE COMTE.

Et si cette robe vous sied, comme je n'en doute pas...

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, il vous arrivera malheur.

LE COMTE.

A un colonel de Mailly! vous vous rappelez l'explication que nous avons eue. Trompez-moi, si vous le pouvez, je vous en défie.

LA COMTESSE.

Vous m'en défiez?... Allez à la chasse.

LE COMTE, *hésitant.*

Cependant...

LA COMTESSE, *résolument.*

Allez à la chasse.

LE COMTE.

Eh bien! oui, je vais à la chasse... Adieu!*

LA COMTESSE, *souriant.*

Au revoir!

LE COMTE, *du fond.*

Je vais à la chasse! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule.

Il mériterait bien que je fusse sincère; il mériterait que ce chevalier de Giac qu'il redoute tant... que ce charmant cousin... Ah! monsieur le comte, vous vous imaginez que cela se passera ainsi: je n'irai pas à la chasse, mais je chasserai, palsambleu! je chasserai! (*Elle appelle.*) Champagne! Marguerite!

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, CHAMPAGNE, MARGUERITE.**

LA COMTESSE.

Un fusil! deux fusils! trois fusils! apportez-moi tous les fusils de pavillon.

LA COMTESSE.

Tous les fusils! te dis-je. (*A Marguerite*) Et toi de la poudre et du plomb!

MARGUERITE.

Mais, madame!...

LA COMTESSE.

Obéissez! je suis furieuse. (*Champagne et Marguerite sortent.*) Vous allez voir, monsieur le comte, ce que je fais quand il vous plaît de me laisser seule. Ce salon est admirablement placé... il domine la basse cour: la basse-cour sera mon parc! (*A Champagne et à Marguerite qui arrivent chargés de six fusils.*) Accourez! donnez! (*Elle prend un fusil dans les mains de Champagne.*) Ce fusil est-il chargé? (*Elle regarde le bassinet.*) Oui! (*Elle en prend un autre.*) Et celui-ci, l'est-il?

CHAMPAGNE.

Oui, madame, mais pas amorcé.

LA COMTESSE.

Amorce! toi aussi, Marguerite: Champagne, ouvre cette croisée.

CHAMPAGNE, *après avoir essayé d'ouvrir la croisée a vitraux.*

Clouée du haut en bas.

LA COMTESSE.

Clouée? (*Elle examine rapidement la croisée.*) C'est vrai! Ah! monsieur de Mailly! Eh bien! je vais l'ouvrir! (*Elle brise les carreaux.*) La voilà ouverte. (*Par l'ouverture du carreau brisé, elle fait feu, ensuite elle crie du dedans au dehors.*) Touché! Poitevin, ramasse! (*Elle tire un second coup.*) Touché! (*Elle tire un troisième coup.*) Touché! Poitevin, ramasse toujours.

CHAMPAGNE, *qui lui a fait passer successivement les fusils en les prenant de la main de Marguerite.*

Mais, madame la comtesse!...

LA COMTESSE, *à Champagne.*

Encore! toujours! (*Criant toujours du dedans au dehors.*) Poitevin! attention! (*Champagne lui remet successivement trois fusils; elle tire.*) Mort! si je ne me trompe, j'ai fait un beau carnage, le sol est jonché de gibier. A moi tout ce que j'ai tué. (*On jette successivement dans le pavillon par le carreau brisé tous les objets suivants que la comtesse nomme au passage.*) Un chat, une poule, un perroquet, un pigeon.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! vous avez tué toute la basse cour.

LA COMTESSE, *elle continue à nommer les objets qu'on lance dans le pavillon.*

Un singe.

MARGUERITE, *avec terreur*

Un garde-champêtre!

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

Niaise! c'est un épouvantail pour effrayer les oiseaux!

CHAMPAGNE, *qui s'est approché de la porte.*

Madame, madame! on vient!

LA COMTESSE, *en fuyant.*

Mon mari! c'est mon mari! partagez-vous les produits de ma chasse. (*Elle sort.*)

MARGUERITE.

Ils sont beaux, les produits de sa chasse; moi, je prends la poule!

CHAMPAGNE.

Non! c'est pour moi. Prends le perroquet, bavarde!

MARGUERITE.

Garde-le... Prends le chat...

CHAMPAGNE.

Le chat! c'est pour Poitevin, il en fera un civet avec le singe... Mais chut! c'est monsieur le comte... sauve qui peut! (*Ils entrent chez la comtesse.*)

SCÈNE XIII

GIAC, *très-agité.*

Qu'arrive-t-il ici? que se passe-t-il? cette fumée? ce bruit? ces coups de fusil?... quel désordre! mais que s'est-il donc passé? des bandits se seraient-ils introduits dans ce pavillon isolé, sans défense. (*Apercevant les animaux.*) Que vois-je! (*Ramassant le chat.*) Qu'est-ce donc? un chat! (*Ramassant le singe.*) Un singe!... tués tous les deux!... (*Distinguant les autres animaux.*) Ah! mon Dieu!... toute une ménagerie mise à mort!... Mais je veux savoir... (*Appelant.*) Champagne!... Marguerite!... Marguerite!... Champagne!... (*Personne ne vient.*) Personne ne répond!... c'est à confondre en vérité. (*En tenant le chat d'une main et le singe de l'autre.*)

Air:

Quelle est la cause du combat?
Mais ce n'est pas le seul mystère;
Le singe a-t-il tué le chat?
Ou bien le chat son adversaire?
Unis, et tous deux enragés,
Ont-ils tué les autres bêtes?...
Mais eux pourquoi s'être égorgés?...

(*Parlé.*) Parbleu! comme tous les ambitieux...

Pour se partager leurs conquêtes!

Pourtant, il a dû arriver ici quelque chose d'extraordinaire, car il n'est pas naturel... (*Il sonne très-fort et appelle.*) Champagne!... Marguerite!...

SCÈNE XIV.

GIAC, CHAMPAGNE, MARGUERITE.

CHAMPAGNE.

Vous ici! monsieur le chevalier?

GIAC.

Quel étrange accident est-il donc arrivé dans ce pavillon?... Madame la comtesse? Où est donc madame la comtesse? Je ne l'ai pas vue à la chasse du roi; elle a dû pourtant accompagner son mari...

CHAMPAGNE.

Madame a dû en effet... oui... mais...

GIAC.

Rassurez-moi, dites-moi vite l'un ou l'autre... parlez-moi de madame la comtesse; est-elle, n'est-elle pas allée à la chasse?

CHAMPAGNE.

Rassurez-vous, madame la comtesse a chassé.

GIAC, *confondu.*

Elle a chassé! cependant je reviens...

CHAMPAGNE.

Ah! soyez-en bien sûr, madame a chassé.

GIAC.

Pourtant j'ai vu, j'ai examiné, j'ai compté une à une toutes les personnes invitées, toutes celles qui suivaient la cour, et je n'ai pas vu madame de Mailly... Tu mens!

CHAMPAGNE.

Je ne mens pas, voilà le produit de sa chasse.

GIAC.

Le produit de sa chasse! une poule. (*Il jette la poule dans les bras de Champagne.*) Un perroquet. (*Il jette le perroquet dans les bras de Marguerite.*) Un singe... (*Il le jette dans les bras de Champagne, ainsi que les autres animaux.*)

CHAMPAGNE.

Pardon! monsieur oublie le chat. (*Il le ramasse.*)

MARGUERITE.

Pardon, monsieur oublie le garde-champêtre. (*Elle ramasse l'épouvantail.*)

GIAC.

Garde-le pour toi! Voyons, expliquez-vous! sinon!... mais non, pas d'explication en ce moment; où est madame la comtesse? répondez! où la trouver?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *en robe à paniers.*

Mais, chez elle. (*A Champagne et à Marguerite.*) Retirez-vous.

GIAC, *avec chaleur.*

Enfin! ma cousine, je puis vous dire toute mon inquiétude en vous ayant pas rencontrée à la chasse, tout mon espoir de vous retrouver ici; laissez-moi vous dire maintenant tout mon bonheur de vous voir...

LA COMTESSE.

Dites-moi aussi combien je suis ridicule sous cette robe.

GIAC.

Adorable!

LA COMTESSE.

Je suis allée la mettre bien vite, pensant que c'était mon mari qui revenait; mais vous ne riez donc pas!

GIAC.

J'admire ! mais j'ai déjà aperçu ce costume à Versailles. Le jeune roi en a paru enchanté... que n'embellirIez-vous pas d'ailleurs. *(Il lui baise la main.)*

LA COMTESSE.

Bon ! Et monsieur le comte qui prétendait qu'à la faveur de cette robe... *(Elle chante.)*

Air :

Mon Dieu ! que dirait mon mari
Si confiant dans son système ?...

GIAC.

Ne vous occupez pas de lui,
Songez à mon amour extrême.

LA COMTESSE.

Il me disait, là, ce matin,
Que ces paniers, mur formidable,
De l'ennemi le plus malin,
Défendraient jusques à ma main ;
Ah ! le bon moyen (*bis.*) d'être imprenable !
D'être imprenable.
L'excellent moyen (*bis.*) d'être imprenable,
D'être imprenable ;
Je suis imprenable.

Sérieusement, mon cousin, que venez-vous faire ici ? si vous courez un danger réel en vous présentant au pavillon pour la troisième fois aujourd'hui, vous m'en faites courir un bien plus grand encore.

GIAC.

Sérieusement, je viens vous dire que vous êtes charmante.

LA COMTESSE.

Mais vous me l'avez dit cent fois !

GIAC.

Que je vous aime !...

LA COMTESSE.

Ne me l'avez-vous pas fait assez comprendre ? ne m'avez-vous pas suffisamment compromise ?

GIAC.

Moi ?

LA COMTESSE.

Oui, vous. Ce cheval arabe que j'ai trouvé à ma porte le jour de la grande cavalcade de la reine ?

GIAC.

Un cheval arabe ?

LA COMTESSE.

Vous le savez bien... Et cette délicieuse chaise à porteur, et ce superbe collier de perles qu'un roi seul pourrait payer ?

GIAC.

Mais, ma cousine, tous ces cadeaux, ce n'est pas moi...

LA COMTESSE.

Comment, ce n'est pas vous ?—Qui donc alors ?... Et ce bouquet enfin porté ici, ce bouquet si mystérieusement introduit cette nuit ?...

GIAC.

Mais ce n'est pas moi, ma cousine ! ce n'est pas moi !

LA COMTESSE, *elle va vers le bouquet.*

Comment ce n'est pas vous !... que vois-je ?... un billet ! *(Elle prend le billet dans le milieu du bouquet.)*

GIAC.

Mais ce billet n'est pas de moi.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Un jeune gentilhomme, bien jeune, qui veut encore cacher « son nom, brûle du désir impatient de vous dire combien il « vous aime. »

GIAC, *cherchant.*

Un jeune gentilhomme ?...

LA COMTESSE.

En effet je commence à douter... (*Lisant.*) « Depuis que vous « avez cessé de paraître à la cour, il a cherché à vous faire « comprendre par des présents, trop peu dignes de vous, il est « vrai, le rang élevé, mais bien dangereux qu'il occupe. »

GIAC.

Qui donc ce peut être ?... un rang élevé... dangereux ?...

LA COMTESSE.

C'est bien étrange ! (*Lisant.*) « Mais il ne pourra garder en- « core longtemps le silence qu'il s'est imposé jusqu'ici. Sera- « t-il plus heureux quand il se sera fait connaître ? C'est ce « qu'il saura bientôt de votre bouche divine. »

GIAC.

Ce billet est-il signé ?

LA COMTESSE.

Non...

GIAC.

Voyons l'écriture, peut-être m'apprendra-t-elle...

LA COMTESSE, *remettant le billet à Giac, à part.*

J'éprouve un trouble.

GIAC, *à part.*

Le roi !

LA COMTESSE.

Eh bien ! connaissez-vous cette écriture ?

GIAC, *ému.*

Non, ma cousine... (*A part.*) Je suis perdu. (*Haut.*) Non, je ne la connais pas. Ma cousine, je vous disais tantôt que je ne partirais pas pour la Bretagne ; maintenant plus calme, je dois vous dire que cela dépend de vous. Dites-moi... oh ! mais solennellement ! m'aimez-vous ?

LA COMTESSE.

Je vous trouve charmant, bon, dévoué, aimable... (*A part.*) Ce billet, je n'ose supposer...

GIAC.

Ma cousine, dois-je espérer qu'un jour ?...

LA COMTESSE.

Je suis touchée de vos tendresses... (*A part.*) Non, ce ne peut être...

GIAC.

Oh ! achevez ! je vous en conjure !

CHAMPAGNE *entrant, avec feu.*

Madame !... monsieur le chevalier !...

LA COMTESSE.

Parle vite !

GIAC.

Qu'y a-t-il ?

CHAMPAGNE.

Monsieur le comte qui revient de la chasse !

LA COMTESSE, *troublée.*

Mon mari !

GIAC.

S'il me trouve ici, vous êtes perdue !

LA COMTESSE, *affirmativement.*

Perdue !

CHAMPAGNE.

Hâtez-vous !

LA COMTESSE, *à Champagne.*

Sors ! va ! retiens-le un instant. (*Champagne sort.*)

GIAC, *éperdu.*

Comment fuir ?

LA COMTESSE, *s'agitant.*

Impossible !

GIAC.

Par cette croisée... Oh ! je la déclouerai ! (*Il secoue violemment la croisée, qui, après avoir résisté, s'ouvre et reste ouverte.*)

LA COMTESSE.

Inutile ! il vous apercevrait ! elle donne sur l'unique allée par où il vient.

GIAC.

Mais où me cacher ? Ah ! ici. (*Il descend précipitamment vers la chambre de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

C'est ma chambre, monsieur ! (*Elle retire la clef de cette chambre et la jette par la porte-croisée que Giac vient d'ouvrir.*)

CHAMPAGNE, *du fond.*

Madame, le voici...

GIAC.

Oh ! ma cousine... je vais être cause... aucun endroit ! aucun !

LA COMTESSE, *cherchant avec désespoir.*

Rien près de nous !... rien autour de nous ! mon Dieu ! mon Dieu !

CHAMPAGNE.

Madame !... madame !... il monte les degrés du perron. (*Avant de sortir, Champagne ferme la porte-croisée ouverte par Giac.*)

LA COMTESSE, *frappée d'une idée, poussant un cri.*

Ah ! (*Elle écarte rapidement un des côtés de la robe qui sert de par-dessus à la robe à paniers ; Giac s'y cache ; il disparaît.*)*

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, GIAC, *sous la robe*

LE COMTE, *tout essoufflé.*

Personne ne m'a vu?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous! qu'est-il arrivé?

LE COMTE, *effaré.*

Si vous saviez! si vous saviez!

LA COMTESSE, *cherchant à contenir son trouble.*

Quelque malheur?

LE COMTE.

Oui!... non!... oui...

LA COMTESSE.

Parlez...

LE COMTE, *ému.*

Vous savez que le ministre m'avait donné rendez-vous au carrefour de l'Abreuvoir?

LA COMTESSE.

Je n'en savais rien...

LE COMTE.

C'est juste... Au carrefour de l'Abreuvoir; là j'ai trouvé...

LA COMTESSE.

Je devine... c'était un piége... vous avez trouvé... un brigand!

LE COMTE.

Non! le ministre.

LA COMTESSE.

Poursuivez... mon anxiété...

LE COMTE.

Le ministre m'a dit...

LA COMTESSE.

Que vous a-t-il dit? (*A part.*) Je suis sur les épines.

GIAC, *paraissant un peu en écartant la robe, et à part.*

Et moi...

LE COMTE.

Son Excellence m'a dit « Le roi voulant vous donner une « preuve de la haute estime où il vous tient, vous nomme gou- « verneur de la Bretagne. »

LA COMTESSE.

Gouverneur?

LE COMTE.

De la Bretagne, où va en ce moment monsieur de Giac. Moi! gouverneur! vous ne sautez pas de joie?

LA COMTESSE.

Oh! si fait!

LE COMTE.

Au fond, vous avez raison de ne pas sauter trop fort; car voilà le terrible.

LA COMTESSE.

Mais quoi de terrible? c'est un bonneur, un immense honneur que vous fait le roi; et je ne vois pas...

LE COMTE.

Attendez! le ministre a ajouté: « Il faut que vous partiez « sur-le-champ pour votre gouvernement. »

LA COMTESSE.

Sur-le-champ?

LE COMTE.

C'est vif.

GIAC, *à lui-même, par la robe entr'ouverte.*

C'est clair.

LE COMTE.

C'est bien prompt, ai-je répondu à son Excellence, mais enfin, j'y consens. Je cours seulement faire mes adieux à madame la comtesse, ma femme, et je gagne aussitôt la Bretagne. Car on exige, madame, que je parte sans vous. Mais, monseigneur, ai-je répliqué, je ne veux la voir qu'un instant... l'embrasser... « Impossible! monsieur le comte, impossible! les « ordres du roi sont absolus... il faut partir... la perte d'une « minute peut entraîner des conséquences très-graves. Une « chaise de poste est là... des relais sont prêts: en voiture! « partez! » Enfin, madame, j'ai été entraîné, poussé dans la chaise de poste... les chevaux sont partis au galop...

LA COMTESSE.

Mais alors, comment êtes vous ici?

LE COMTE.

Ah! voilà! En chemin n'y tenant plus... comme nous franchissions la lisière du bois, j'ai ouvert rapidement la portière, et crac! j'ai sauté au risque de me tuer. et me voici! J'accours donc vous dire adieu!... vous embrasser... Oh! laissez-moi vous embrasser bien tendrement.

GIAC, *d'un ton suppliant, bas à la comtesse, en entr'ouvrant le côté de la robe.*

Ma cousine...

LA COMTESSE, *se défendant.*

Vous savez que cela est impossible avec cette robe...

LE COMTE.

Le désir rend tout possible. (*Il veut presser contre lui la comtesse.*)

GIAC, *bas à la comtesse.*

Ma cousine, je suis là.

(*On entend dans l'éloignement une fanfare de chasse.*)

LE COMTE, *s'arrêtant au moment d'embrasser la comtesse.*

Mais qu'est-ce donc que j'entends! n'entendez-vous pas? c'est une fanfare?

LA COMTESSE.

C'est la fanfare royale.

LE COMTE, *allant vers la glace sans tain, afin de voir au loin.*

Le roi chasserait donc dans cette partie de notre forêt de Marly? C'est impossible!... viendrait-il de ce côté?

LA COMTESSE.

Il me semble...

LE COMTE.

Chut! (*Le bruit augmente.*)

LA COMTESSE.

Oui!

LE COMTE.

La fanfare se rapproche! si l'on me savait ici! Désobéir au roi! (*Tout à coup le bruit cesse. — Avec joie.*) Plus rien! je respire... la chasse royale va plus loin; allons, madame, ce baiser d'adieu, et je pars... (*Le son éclate de nouveau, au moment où il va embrasser la comtesse.*) Grand Dieu! je suis perdu, perdu sans ressources. (*Il va de nouveau vers la glace, et regarde dans la cour.*) C'est le roi! je suis mort.

LA COMTESSE.

Le roi, dites-vous?

LE COMTE, *décontenancé, fou.*

Il descend de cheval, il monte le perron... où fuir? où me cacher? Malheureux! j'ai bouché moi-même toutes les issues.

GIAC, *à lui-même.*

Ah! voilà!

LE COMTE, *exaspéré.*

Aidez-moi, madame, aidez-moi, vous ne remuez pas!

LA COMTESSE.

La peur me paralyse.

LE COMTE, *au comble du vertige.*

Oh! aidez-moi! aidez-moi.

LA COMTESSE.

Mais comment? si vous étiez venu un peu plus tôt...

LE COMTE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE, *se reprenant vivement.*

Rien!

LE COMTE, *après avoir jeté les yeux partout autour de lui, les ramène vers la comtesse; il pousse un cri.*

Ah! que ces paniers destinés à protéger la vertu des femmes, sauvent aujourd'hui l'honneur de celui qui les a inventés. (*Il va pour écarter vivement le côté du par-dessus sous lequel Giac est tapi.*)

LA COMTESSE, *effrayée.*

Pas de ce côté! (*Le comte se cache sous le par-dessus de la comtesse, du côté opposé à celui de Giac.*) S'il en vient un troisième!...

SCÈNE XVII.

LE ROI, LA COMTESSE, GIAC et LE COMTE *sous les paniers*, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *annonçant.*

Sa majesté! (*Il se retire.*)

LE ROI.

Madame, j'ai voulu être le premier à vous complimenter sur le nouvel honneur que vient d'obtenir monsieur le comte de Mailly.

LA COMTESSE.

Sire, tant de bontés de votre part... je ne sais comment vous exprimer...

LE ROI.

J'espère, au retour de sa mission, faire davantage pour monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Sire...

LE ROI.

Je ne mettrai pas de bornes à son élévation.

GIAC, *à part.*

Son élévation !

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Remerciez donc !

GIAC, *bas à la comtesse.*

Assez de remerciements !

LA COMTESSE.

Venir exprès chez nous, me chercher au milieu des bois pour faire tant d'honneur à la plus humble de vos sujettes.

LE ROI.

Dites à la plus jolie, à la plus gracieuse, à la plus aimable.

LE COMTE, *à lui-même.*

J'ai bien fait de ne pas partir !

GIAC, *idem.*

Pourquoi suis-je revenu !

LE ROI.

J'ai voulu me reposer un instant dans votre joli pavillon de Roquencourt. (*Il regarde autour de lui.*) Quelle situation ravissante ! là-bas Saint-Germain... ici Versailles... plus loin...

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il vient se reposer, et je le laisse debout !... je voudrais bien lui offrir un siége... mais je ne puis me mouvoir... il faut cependant... mais comment ?

LE ROI.

Mais le plus bel ornement de ce pavillon, c'est vous, madame. (*Il se rapproche de la croisée qu'il ouvre, et reste un instant la tête penchée en dehors.*)

LA COMTESSE, *pendant le temps que le roi est à la croisée. Bas à droite, à Giac en entr'ouvrant la robe.*

Je vous préviens, je vais marcher. (*Bas à gauche, au comte.*) Arrangez-vous, je vais changer de place. (*Elle marche péniblement vers un fauteuil qu'elle offre de loin au roi.*) Sire, si vous daigniez...

LE ROI.

Avec plaisir, mais je n'y consentirai que si vous en faites autant, madame.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

GIAC, *à lui-même.*

Je l'en défie.

LA COMTESSE.

Devant votre majesté !

LE ROI.

Je vous en prie, madame.

LA COMTESSE.

Et moi je vous en supplie... cet honneur m'accablerait.

LE ROI.

Je devine pourquoi vous ne voulez pas vous asseoir.

LA COMTESSE.

Mais, c'est uniquement par respect...

LE ROI, *finement.*

Il y a un autre motif dans votre résistance.

LA COMTESSE, *troublée à part.*

Que dit-il?

GIAC, *à lui-même.*

Aurait-il aperçu mon épée ?

LE COMTE, *à lui-même.*

Aurait-il vu mes éperons ?

LE ROI.

J'ai dit un motif... il y en a peut-être plus d'un...

GIAC, *à part.*

Diable !... plus d'un.

LE COMTE, *à lui-même.*

Est-ce que je ne serais pas seul?

LE ROI.

Oui, j'ai tout examiné; cette robe à paniers dont monsieur le comte est l'inventeur, est une création délicieuse à laquelle je prédis le plus grand succès en France. Mais je crois qu'elle a un défaut assez grand, que monsieur le comte mieux avisé, saura faire disparaître; ce défaut est de ne pas permettre à celles qui la portent de pouvoir s'asseoir.

LE COMTE, *précipitamment.*

Mais non, sire.

LA COMTESSE, *donnant un grand coup d'éventail sur la tête du comte.*

Votre majesté a deviné juste; on pourrait bien avec quelque effort... un peu s'asseoir, mais bien peu... et il en résulterait des attitudes...

LE ROI.

Tourmentées... pénibles.

LA COMTESSE.

Oui, sire... tourmentées.

GIAC, *à lui-même.*

Pénibles, surtout.

LE ROI.

Le comte y remédiera; il serait fâcheux, en vérité, que cette robe si gracieuse empêchât précisément les femmes de déployer leurs grâces naturelles, et même leur talent... oui, leur talent... car pour chanter une romance, par exemple, il faut se mettre au clavecin, il faut encore s'asseoir.

LA COMTESSE.

On peut chanter debout, il me semble, et se faire acccompagner.

LE ROI.

Parfaitement vrai ! madame, et la preuve, c'est que s'il vous plaisait de chanter, je pourrais vous accompagner, non sur ce clavecin, mon éducation royale ne va pas jusque là, mais sur ce modeste instrument qui n'exige pas un très-grand talent musical. (*Il jette les yeux sur la pancarte collée à l'intérieur de la serinette.*) Ah ! justement je vois briller au premier rang des airs qu'il renferme, ce morceau dont tout Paris raffole en ce moment; vous plaît-il, madame, de chanter ce morceau ? (*Il joue de la serinette le dos à demi tourné à la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Comment pouvez-vous douter ? (*A part.*) Grand Dieu ! il oublie que c'est un trio !

LE COMTE, *bas.*

Dites-le lui...

LA COMTESSE, *de même.*

Inutile ! il est en musique d'une ignorance à se faire détrôner. (*Haut.*) Sire, je serais bien glorieuse... mais cet instrument chante si faux !

LE ROI. *Il s'est assis près du clavecin et a placé la serinette devant lui.*

Oh! pas plus que moi, madame ; nous serons parfaitement d'accord. (*Il donne quelques tours de serinette.*) Je vous attends madame...

LA COMTESSE, *timidement.*

Mais, c'est... c'est... un trio.

LE ROI, *assis.*

Qu'importe !

LA COMTESSE, *désespérée, à part.*

Comment lui dire qu'on ne chante pas seul un trio ?

LE ROI, *assis et jouant toujours.*

Madame...

LA COMTESSE, *au comble de l'embarras.*

(*A part.*) Quel embarras !! (*Le roi la regarde significativement.*) Je pars, sire, je pars !

Air :

Cherchons tous deux la solitude ;
Pour la trouver, quittons la cour ;
Le bonheur fuit la multitude,
Et le vrai bonheur, c'est l'amour.
Et que me fait le diadème ?
Le manteau qui flotte dessous ?
« Je veux, » n'est pas le mot plus doux ;
Aimer, voilà le mot suprême ;
Si vous voulez qu'on vous aime (*bis.*)
Courbez-vous et ne régnez qu'à genoux.

ENSEMBLE.

Charmante retraite
Pleine de douceur !
Sa bouche discrète
Taira son bonheur. (*ter.*)

Ici point d'orage ;
Son cœur enchanté
Goûte sans partage
Sa félicité
Il respire, il nage
Dans sa liberté. (...ss.)

LE ROI, *enthousiasmé après le chant, en allant vers la comtesse.*
Vous avez une voix, madame...

GIAC, *à lui même.*
Elle en a même plusieurs.

LE ROI.
Divine !

LA COMTESSE.
Sire, c'est votre présence qui m'a soutenue.

LE COMTE, *à lui même.*
Et la mienne, s'il vous plait.

GIAC, *à lui-même.*
Et la nôtre.

LE COMTE, *à lui-même.*
Ça n'a pas trop mal été.

LE ROI, *en prenant la main de la comtesse qu'il garde quelque temps.*
Eh bien ! vous le voyez, madame, on peut chanter avec cette robe, admirablement chanter... Et peut-être même pourrait-on danser ? bien entendu une danse sérieuse, grave, solennelle... parbleu ! le menuet ! quelle idée !

LA COMTESSE, *à elle même.*
Je frémis.

LE ROI, *tendant la main.*
Madame la comtesse veut-elle me faire l'honneur ?

LA COMTESSE.
Avec cette robe si gênante !...

LE ROI.
Essayons.

LA COMTESSE.
Sans accompagnement ?

LE ROI
Le menuet se danse avec simple accompagnement de la voix.

LA COMTESSE, *bas au comte.*
Il le faut, vous le voyez.

LE COMTE, *bas à la comtesse.*
Mais, madame...

LA COMTESSE, *bas au comte.*
Vous avez chanté ! eh bien ! dansez maintenant.

GIAC, *à la comtesse.*
En dansant, approchez-vous le plus possible de la croisée.

LA COMTESSE, *bas à Giac.*
Pourquoi ?

GIAC, *bas à la comtesse.*
Je vous en prie, madame.

LE ROI, *dansant avec la comtesse.*
(Giac et le comte suivent tous les mouvements du menuet, cachés sous la robe.) Admirable !... trois fois admirable ! Cette robe fut vraiment merveille. Elle a été créée exprès pour danser le menuet. *(Le roi et la comtesse, en dansant, se sont approchés de la croisée, Giac la franchit et disparait.*

LA COMTESSE *pousse un cri.*
Ah ! *(Au roi qui s'est arrêté.)* Rien, sire, le pied m'a tourné. *(Pendant que le roi court vers le clavecin comme pour chercher un flacon, elle donne un coup d'éventail du côté où le comte est caché.)*

LE COMTE, *bas à la comtesse.*
Quoi ?

LA COMTESSE, *bas au comte.*
Vous dormez, monsieur le comte.

LE COMTE, *de même montrant la tête.*
Non, pardienne !

LA COMTESSE, *de même.*
Je vais me rapprocher de la porte : vous comprenez ?

LE COMTE, *de même.*
J'ai compris. *(Il disparait sous les paniers.)*

LA COMTESSE, *au roi qui est censé lui apporter un flacon.*
Inutile ! inutile ! sire, mon mal est parti. Continuons... *(Le roi et la comtesse reprennent le menuet.)*

LA COMTESSE, *au moment où arrivé près de la porte du fond le comte sort de dessous les paniers et s'esquive.*
Ah !

LE ROI.
Qu'avez-vous, madame ?

LA COMTESSE.
Rien, sire ; cette fois je chantais...
(Débarrassée de Giac et du comte, la comtesse reprend joyeusement le menuet, qu'elle chante et qu'elle danse avec plus d'entrain que jamais et toute la grâce du dix-huitième siècle. Elle et le roi doivent offrir un Watteau parfait.)

LA COMTESSE, *après la danse.*
Votre majesté doit être terriblement fatiguée.

LE ROI.
Non, madame, je suis bien heureux au contraire. *(Il baise tendrement la main de la comtesse.)* Quel est ce bruit ? on vient, malgré mes ordres !...

SCÈNE XVIII.

LE ROI, LA COMTESSE, GIAC et le COMTE *ramenés par deux officiers de mousquetaires.*

UN OFFICIER.
Sire ! notre devoir est de veiller sur vous ; nous avons vu monsieur ... *(montrant le comte)* qui s'échappait d'ici en fuyant à toutes jambes.

LE ROI.
Monsieur de Mailly ! je vous croyais en route pour la Bretagne ?

LE COMTE.
J'y allais, sire...

L'OFFICIER.
Nous l'avons arrêté ainsi que monsieur, qui vient de franchir comme un voleur la croisée de ce pavillon.

LE COMTE, *vivement.*
Vous étiez donc chez moi, monsieur de Giac ?

GIAC.
Vous étiez bien chez vous, monsieur le comte.

LE COMTE.
L'épée à la main !

LE ROI.
Devant moi ! Votre épée, monsieur de Mailly. *(A Giac.)* Capitaine de Giac, regagnez la Bretagne.

GIAC *s'inclinant.*
Sire !...

LE ROI.
Vous avez entendu ?

GIAC, *après avoir promené ses regards du roi à la comtesse et les avoir ironiquement arrêtés sur le comte.*
La place est en danger, commandant.

LE COMTE.
Je ne rends mon épée qu'au roi. *(Il rend son ép... au roi.)*

CHOEUR, DANS LA COULISSE. (1)

C'est un dix-cors qu'on chasse ;
Chasseurs et piqueurs à cheval !
Hardiment !
Laissez passer madame ;
Mais pour monsieur : Hallali !
Promptement !

LA COMTESSE, *au public, tandis que Giac et le comte reconduisent le roi.*

Hallali
Sagui...
Qu'aux piqueurs, qu'aux chasseurs
Tout a réussi,
Dieu merci !
Ce cri me fait envie,
Laissez-moi donc dire aussi :
Hallali !!
Partagez notre envie,
Et criez tous hallali !
Hallali !!

REPRISE DU CHOEUR DANS LA COULISSE.

---

(1) Ces paroles sont traditionnelles. C'est une vieille chanson de chasse qu'il a fallu respecter.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.